

Costas Taktsis, le non-orthodoxe

Jacques Lacarrière, qui fut son ami, fait le portrait de l'écrivain grec assassiné.

Je ne suis qu'un « jusqu'au-boutiste et je suis allé jusqu'au bout », déclarait récemment l'écrivain grec Costas Taktsis à un journaliste d'Athènes. « Ma vie est avant tout une révolte contre l'ordre établi et contre les tabous, mais il m'a fallu beaucoup lutter pour surmonter moi-même mes « propres interdits ». Phrase prémonitoire : c'est en allant jusqu'au bout de ses passions qu'il a trouvé la mort dans sa propre maison à Athènes (Le Monde du 30 août). Elle est venue cette mort sous les traits d'un compagnon d'un soir, « un garçon mince avec une petite moustache brune », dit la presse grecque. Un compagnon venu à l'aube dans son lit pour l'étrangler ! Costas Taktsis était homosexuel et a toujours assumé clairement son homosexualité en privé comme en public. Il assumait également avec courage, lucidité, mais aussi avec angoisse, les gouffres où le menait ce qu'il appelait sa « non-orthodoxie ». Il m'en a très souvent fait part et lors de son passage à Paris, au mois de mai dernier, pour l'hommage qui lui fut rendu au Centre Georges Pompidou. Je lui disais : « Rassure-toi, tu as réussi ta vie et tu ne finiras pas dans un fauteuil d'académicien ». « Non, me répondit-il, d'ailleurs je ne peux finir ma vie dans aucune sorte de fauteuil ».

Oui, Costas Taktsis était homosexuel, et si j'insiste là-dessus, c'est parce qu'il a fait de cette homosexualité la matière de ses livres. Œuvre limitée en fait à un livre unique, *Le Troisième Anneau* (1), mais si exceptionnel, si réussi, si novateur aussi dans son écriture et dans son style, qu'il suffit à lui assurer un succès mondial. Taktsis a réussi là ce miracle - difficile d'ailleurs à rendre dans une autre langue que le grec - de créer une prose magnifique, éclatante, mais qui à tout instant donne le sentiment d'être une pensée parlée.

On croit lire un livre, mais non : ce sont des personnages qui vous parlent, qui chuchotent où qui crient dans vos oreilles.

Sans cesse, dans les nouvelles qu'il publiera ensuite en 1972, tout récemment traduites en français (2), il revient sur sa vie au milieu des femmes, sur ce matriarcat souriant, mais oppressant, qui régenta ses années d'enfance. « Moi, je n'ai jamais eu de patrie, mais une matricie », dit-il dans l'une de ses nouvelles.

Ce pèlerinage au cœur de lui-même

Oui, sans cesse il revient sur ce moment, jamais saisissable, sur ces circonstances toujours ambiguës où il se sentit être ou devenir homosexuel. Mais en faisant ce pèlerinage au cœur de lui-même, ce n'est pas de lui qu'il parle, mais de nous tous. Rien n'est moins narcissique que cette œuvre où Taktsis se penche sans cesse vers cet instant où nous naissons à nous-mêmes pour devenir un être de désir et non plus d'obéissance.

Et je dirai aussi que Costas Taktsis était justement par son intégrité naturelle, son souci de vérité, le plus exigeant et le plus fidèle des amis.

Cette amitié, elle est née un jour de 1967 où un ami déposa devant ma porte un exemplaire du *Troisième Anneau*. Elle ne s'est jamais démentie de part et d'autre depuis cette date. Je ne peux en dire plus, je me sens trop bouleversé. Un ami grec vient de me téléphoner à l'instant pour me lire un petit poème que Taktsis publia, il y a vingt-cinq ans, dans son premier recueil. Le voici :

*Il prit une balle de revolver et la planta
Dans sa tête
On lui avait dit que la mort
Fait pousser de belles fleurs.*

Jacques Lacarrière.

Le Monde, 8 septembre 1988

(1) *Le Troisième Anneau*, Gallimard, 1967, repris dans la collection Folio.

(2) *La Petite Monnaie*, Gallimard, 1988.